

Byzance, Benda et la bêtise

Comment comprendre le Benda de Pascal Engel ?

Jean-Claude Dumoncel

(Centre d'études théologiques de Caen)

Les lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison, ainsi est intitulé le pavé que Pascal Engel vient de publier¹. Quand un livre porte titre et sous-titre, on est amené à se demander lequel des deux décrit au plus près son contenu. En écrivant un *Julien Benda ou la raison*, Pascal Engel paraît principalement prendre le contre-pied d'une position comme celle qui était affichée par un Feyerabend quand il publiait en 1987 un *Adieu la raison* (*Farewell to Reason*). Mais ce n'est que le sens du sous-titre. Pour comprendre le titre, il faut faire le détour par celui qui est qualifié de « Prince noir du bergsonisme » (63).

Deleuze a en effet défini une « philosophie de l'esprit »² qui a pour objet « les catégories de l'Esprit »³. Ces *catégories de l'Esprit*, ce sont par exemple l'Intéressant, le Remarquable et l'Important. Quant à *l'Esprit*, c'est ici la qualité des *mots d'esprit* ou *traits d'esprit* dans leurs trois formes principales, à savoir la *Satire* ou *charge*, l'*Ironie* et l'*Humour* que nous avons définis respectivement comme l'esprit⁴ en troisième, seconde et première personne⁵. En amont de ces distinctions il y a une *polysémie systématique* du mot « esprit ». Pour distinguer, dans cette polysémie, l'esprit du *mot d'esprit*, l'allemand a le mot *Witz* qui traduit aussi *sel* au sens où on dit qu'une parole *ne manque pas de sel*. Moyennant ce détour nous dirons aussi que l'esprit du mot d'esprit est l'Esprit-*Witz* ou, en un mot, le SEL de la conversation et de la pensée. Notre distinguo satire/ironie/humour passe donc à l'arrière-plan. Ce qui est important est l'Esprit comme *sel de la pensée*.

¹ Pascal Engel, *Les lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison*, Paris, Ithaque, 2012. Référence par le numéro de page entre parenthèses.

² *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 198.

³ *Qu'est-ce que la Philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 80.

⁴ « Les journaux humoristiques sont la preuve que le petit-bourgeois n'a aucun humour » écrit Karl Kraus (*Aphorismes*, Paris, Rivages, p. 96). L'Esprit se double en effet de sa propre caricature. Nous mettons la majuscule quand il faut éviter l'amphibologie résultante.

⁵ Cf. J.-C. Dumoncel, *Deleuze face à face*, M-editer, 2009, pp. 79-80.

Par ailleurs Deleuze avait inscrit à son agenda : « faire de la bêtise un problème transcendantal »⁶. Chez lui, cependant, le rapport entre « philosophie de l'esprit » et théorie de la bêtise reste implicite. Par son titre de chapitre « Satire, bêtise et valeurs cognitives », Engel réunit les deux registres pour une investigation sans précédent. Et il indique expressément le rapport principal qui les unit conceptuellement :

« la cible privilégiée des satiristes, de Juvénal à Pope et Dryden et Swift, mais aussi d'Erasmus à Voltaire, est cette forme du vice intellectuel qui s'incarne dans la bêtise » (248).

Il ajoute : « K. Mulligan soutient que la bêtise est "l'objet formel" de l'ironie »⁷. Cette proposition va jouer un rôle si important dans le dispositif conceptuel d'Engel que nous l'appellerons *l'Axiome de Mulligan*. Mulligan et Engel, en explicitant le *rapport d'archer à cible* qui unit les termes du couple ⟨Esprit, Bêtise⟩ ont donné à ce couple deleuzien toute sa pertinence. Et pour Engel, comme nous le verrons, ce sera le point d'inscription d'une division de la Bêtise et d'une généalogie de l'Esprit qui vont donner au « problème transcendantal » posé par Deleuze une nouvelle dimension, à la mesure des enjeux.

Pascal Engel est l'auteur d'une œuvre comptant une quinzaine de livres, dont une *Philosophie de la Logique* intitulée *La Norme du Vrai*, un petit ouvrage intitulé *La Vérité*, ainsi qu'*A quoi bon la vérité ?* avec Richard Rorty. On lui doit aussi la direction d'un *Précis de Philosophie Analytique* (PUF, 2000) et plus généralement il est un de ceux qui ont le plus contribué à faire entrer en France la philosophie analytique. Or ce courant philosophique, marqué principalement par Moore et Russell puis par Wittgenstein, depuis plus d'un siècle, pèse pratiquement de toutes ses forces dans le sens du rationalisme. Pourquoi diable Engel a-t-il donc eu l'idée de ressusciter Benda, ce « vieux chnoque » (17) ?

« Ayant fait mes classes pendant une période où l'on ne cessait de fustiger le logos comme étant au service de toutes les tyrannies, j'ai pendant longtemps cru que servir les intérêts de la raison injustement bafouée impliquait d'adopter une version de celle-ci qui n'appartienne pas à la tradition française et qu'il fallait se tourner vers quelque hâvre étranger, tel l'Autriche des années 1900, l'Angleterre des années 1920, où les Etats-Unis des années 1960. A l'instar du Voltaire des *Lettres anglaises*, je me

⁶ *Différence et Répétition*, p. 196.

⁷ K. Mulligan, « Ironie, valeurs cognitives et bêtise », *Philosophiques*, 35, 2, 2008, pp. 89-100.

mis à ne jurer que par l'outre-Manche... Mais j'avais lu aussi... des philosophes français – comme Cournot, Renouvier, Couturat ou Nicod – qui me paraissaient tout aussi dignes de respect que les anglophones et je m'étais également rendu compte que ces derniers n'étaient pas toujours exempts des défauts que j'attribuais à mes compatriotes. Surtout, je découvris qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher ailleurs qu'en France un authentique représentant de la raison, mais que nous l'avions quasiment oublié : Julien Benda » (11-12).

Pour comprendre le problème d'Engel, considérons le cas d'Hilary Putnam, un des grands noms de la philosophie analytique américaine, connu en particulier pour ses travaux sur les fondements des mathématiques. Dans *Raison, Vérité et Histoire* (1981), il oppose « externalisme » et « internalisme »⁸. L'externalisme, nommé ainsi « parce qu'il adopte de préférence une perspective qui est celle du point de vue de Dieu », tient en deux thèses essentielles : 1) « La vérité est une... correspondance entre des mots... et des choses... », 2) « Il n'existe qu'une seule description vraie de 'comment est fait le monde' ». Selon l'internalisme « il n'y a que différents points de vue de différentes personnes, qui reflètent les intérêts et les objectifs de... leurs théories ». Entre les deux, Putnam tranche : « Il n'y a pas de point de vue de Dieu... ». Or ce que Putnam nomme « point de vue de Dieu » est ce que l'on appelle traditionnellement le « point de vue de Sirius » pour viser en réalité ce que Thomas Nagel désigne plus exactement comme « *le point de vue de nulle part* ». Benda, quant à lui, rappelle benoîtement que « la vérité d'une idée », « pour tout le monde », est « son adéquation à la réalité »⁹. Et la place ainsi reconnue à la Vérité par Benda se confond avec l'adoption paradoxale du point de vue de Dieu. A partir du moment où un Hilary Putnam proclame qu'« il n'y a pas de point de vue de Dieu », par conséquent, un Pascal Engel est fondé à sortir Julien Benda des oubliettes. Si la philosophie analytique elle-même en rabat sur la raison et sur la vérité, alors ce qui, dans la philosophie française, a résisté d'avance contre de telles dérives en acquiert un intérêt nouveau.

Mais Benda n'est pas seulement l'auteur de *La Trahison des clercs* (1927) où raison et vérité sont les instances à trahir. Dans son œuvre, dont la publication s'étend de 1900 à 1952, on trouve aussi, entre autres, *La fin de l'éternel* (1929), *l'Essai d'un discours cohérent sur les rapports de Dieu et du monde* (1932), *La France byzantine* (1945) et *De quelques constantes de l'esprit humain* (1950). Dans cette œuvre, Engel doit-il sélectionner ce qui

⁸ *Raison, Vérité et Histoire*, Paris, Minuit, pp. 61-62.

⁹ *La France byzantine*, Paris, 10/18, p. 154.

est la défense mordicus du point de vue de Sirius ? Ou doit il prendre le bonhomme Benda chargé de tout son barda ?

La réponse est à chercher du côté du concept de vérité que l'écart Benda-Putnam a signalé comme enjeu. Le vrai fait en effet partie de ce que la scolastique appelle *Termes Transcendants* (orthographe du Lalande, un des auteurs dont s'inspire Benda), appelés ainsi parce qu'ils transcendent la division de l'Être en catégories (individu, qualité, quantité, relation, temps, lieu, etc.). La liste la plus complète des Transcendants se trouve dans le *Théétète*. Il suffira ici d'y retenir l'ÊTRE, le VRAI, le BIEN et le BEAU. Ce sont *les objets de la Philosophie*, appelant ses différentes parties (Ontologie, Logique, Ethique et Esthétique) dont la réunion forme un système comme celui de Benda. Or si la vérité se révèle ainsi être seulement un des transcendants parmi d'autres, la raison, en revanche, est comme nous allons le voir, appariée *a priori* à tous les transcendants.

I. La Table Transcendentale de la Raison suffisante

Quelle est la connexion conceptuelle entre les Transcendants et la Raison ? Sur cette question le livre d'Engel contient une première contribution capitale. Pour la comprendre il faut partir de ce que Deleuze désigne comme « les trois branches de la raison suffisante, *ratio essendi, ratio cognoscendi, ratio fiendi* ou *agendi* »¹⁰. La suite naturelle est chez Engel dans ce qu'il appelle « une analyse du domaine des raisons – raisons d'agir, raisons de croire, et peut-être raisons de ressentir » (345). On aura compris que le *domaine des raisons* est *ordonné à la constellation des Transcendants* mais que chacune des listes ci-dessus est incomplète par un bout opposé à celui de l'autre. En revanche, si nous additionnons membre à membre la *division de la raison suffisante* rappelée par Deleuze et l'*analyse du domaine des raisons* due à Engel, nous obtenons la TABLE TRANSCENDENTALE DE LA RAISON SUFFISANTE sous sa forme exhaustive, exposant comment *la raison d'être est évidemment ordonnée à l'Être, les raisons de croire ou de penser sont ordonnées à la Vérité, les raisons d'agir sont ordonnées au Bien* et enfin *les raisons de ressentir sont ordonnées au Beau*. Et nous commençons alors à comprendre pourquoi Engel a fait de Benda un « personnage conceptuel » : il fallait un auteur contemporain assez intempestif pour faire sonner le mot « Raison » au diapason de tous les Transcendants, de manière à pouvoir en tirer ensuite une Table des Lois de l'Esprit comme « constantes de l'esprit humain ». Cette Table d'orientation du rationalisme éternel peut être figurée comme suit :

¹⁰ *Spinoza et le problème de l'Expression*, Paris, Minuit, 1968, p. 299.

ÊTRE	VÉRITÉ	BIEN	BEAU
↑	↑	↑	↑
raison	raisons	raisons	raisons
d'	de	d'	de
ÊTRE	<i>penser</i>	<i>agir</i>	<i>ressentir</i>

Sachant que la Raison se déploie dans toute cette panoplie, une défense de la raison ne sera efficace qu'à l'échelle de la philosophie entière. Il est donc naturel de voir Benda, « authentique représentant de la raison », s'atteler à l'édification d'un système.

II. Benda bâtit son système

Benda, au XX^e siècle, est un des derniers bâtisseurs de système. Il a sa Métaphysique et son Axiologie, divisée en Logique, Ethique et Politique suivies d'une Esthétique. Son problème le plus général est donc celui qu'il trouve (152) chez Samuel Alexander : « Quelle peut être la place des valeurs dans un monde de faits ? »

La Métaphysique de Benda fait converger l'être et Dieu. Ce n'est pas un panthéisme (« tout est Dieu ») mais (152) un *panenthéisme* (*Tout est en Dieu*). Cette métaphysique effectue par ailleurs un grand écart doctrinal, d'après ses deux types de sources : d'une part « Malebranche, Spinoza et Schopenhauer », d'autre part Alexander.

Selon Spinoza, il y a équation entre l'existence d'une chose et son éternité. Et selon Schopenhauer, le temps n'est (avec l'espace) qu'une forme de la Représentation, voile de Maya jeté sur la chose en soi. Avec Alexander c'est la position diamétralement opposée qui est prise : entre *L'Évolution créatrice* de Bergson (1907) et *Process and Reality* de Whitehead (1929) *Space, Time, and Deity* d'Alexander (1920) est un des trois grands monuments de la *process metaphysics*.

Le titre *Space, Time, and Deity* est l'épitomé de sa métaphysique, racontant le surgissement successif de l'Espace, du Temps et de Dieu en une émergence progressive¹¹. De surcroît, malgré son hostilité à Bergson, Benda s'offre « le luxe d'évoquer sa théorie de l'évolution créatrice » (154). Mais chez lui une telle émergence n'est qu'un moment, moitié d'un cycle enchaînant comme une diastole et une systole de Dieu.

¹¹ Selon Engel (154) cette émergence est une « survenance » au sens issu de G.E. Moore.

Le monde « va évoluer et développer des degrés d'être, que Benda conçoit à la manière des propriétés émergentes d'Alexander : qui naissent gratuitement à partir de propriétés de niveau inférieur » (153). Diastole suivie de sa systole :

« Une fois qu'il a acquis son autonomie par rapport à Dieu, le monde phénoménal va, par l'intermédiaire de l'Homme, tenter de revenir à Dieu » (154)

Engel résume l'Axiologie de Benda par « la défense de doctrines comme le réalisme moral, l'absolutisme quant à la vérité, le rationalisme épistémologique et le cognitivisme en littérature » (37).

Quant à la connaissance Benda offre un paradigme qu'Engel expose ainsi (58) :

« la science, quand elle assemble, avec la mathématique, les fonctions elliptiques, abéliennes, fuchsienues sous l'idée unique de fonction hyper-elliptique¹², les nombres entiers, irrationnels, sous l'idée unique de nombre réel ; quand elle conjoint, avec la physique, les phénomènes optiques, électriques, énergétiques, sous l'idée unique de phénomène électromagnétique, a comme but d'unifier sous l'identité, comme l'a dit Meyerson ».

Quant à la Politique, Engel écrit : « *La Trahison des clercs* peut être lue comme un commentaire du fameux mot de Péguy : 'Tout commence en mystique et finit en politique' » (262). Benda déclare en effet (296) :

« La loi de la démocratie est de placer, comme le système qui énonce un vouloir vivre, certains objets au dessus de l'examen. Ces objets sont précisément le droit d'examen lui-même, et plus généralement le droit à la liberté, le primat de la justice et de la raison, la souveraineté nationale, bref les principes démocratiques eux-mêmes. Ceux-ci doivent être pour la démocratie, comme le sont leurs principes pour les systèmes adverses, l'objet d'une mystique – la mystique démocratique ».

En conséquence « Benda considère qu'il ne peut pas y avoir de liberté pour les ennemis de la liberté » (295).

¹² Dans la nomenclature d'aujourd'hui, les fonctions hyper-elliptiques sont dites fonctions abéliennes.

En Esthétique, « l'objet spécifique » de *La France byzantine*, selon Engel, « est 'la crise du concept de littérature' » (180). Benda est expressément un anti-Blanchot et objectivement un anti-Bonnefoy.

La mystique démocratique de Benda, déniait la liberté aux ennemis de la liberté, forme ce qu'il faut identifier comme la *pointe politique* de tout son système philosophique. Et de fait certaines *méchancetés* suffisent à justifier une privation de liberté. Mais les ennemis de la liberté sont ils seulement de méchants garnements ? S'ils sont *bêtes et méchants*, alors il ne suffira pas de lutter contre la méchanceté. Il faudra aussi lutter contre la bêtise.

III. La bêtise transcendentale & la Généalogie de l'Esprit

Dans la théorie de la bêtise, le *Benda* d'Engel contient deux autres contributions capitales qui sont deux *divisions* de la bêtise : une *division transcendentale* et une *division historico-critique*.

« Les classiques comme les romantiques considèrent la bêtise... comme un défaut de raison, la raison n'étant pas seulement la faculté de raisonner, mais celle qui obéit à des principes et surtout à des valeurs qui sont non seulement des valeurs morales (la justice, le bien), mais aussi des valeurs esthétiques (le beau) et surtout des valeurs cognitives (le vrai) » (248)

Ainsi, selon Engel, il y a une *bêtise du Faux*, une *bêtise du Mal* et une *bêtise du Laid*. Autrement dit, *la bêtise est divisée par trois Transcendants*. Ce qui signifie qu'elle est d'abord *ordonnée aux Transcendants*. *La bêtise est donc transcendentale*. Et nous avons rappelé que Deleuze voulait « faire de la bêtise un problème transcendantal ». En divisant la Bêtise d'après trois transcendants, Engel a exactement fait ce qu'il fallait faire pour accomplir ce vœu deleuzien. *Le caractère triplement transcendantal de la bêtise démontre que la bêtise est un problème transcendantal*. Car dans l'esprit le *transcendantal* est ce qui lui donne un rapport *a priori* à ses objets. Or ce qu'Engel a vu ici est qu'il y a rapport conceptuel, analytique, et donc *a priori*, entre bêtise et transcendants. La bêtise ne consiste pas à dire « Théodore » quand on rencontre Théétète. La bêtise *ne s'occupe que du Vrai, du Bien et du Beau*. Mais son problème est qu'elle n'y a pas accès. Pourquoi ? Parce que *la bêtise est bête*. Un angle obtus n'est ni droit ni aigu. C'est-à-dire que la bêtise axiologique est causée par la BÊTISE ONTOLOGIQUE. *La bêtise investit donc le territoire entier des transcendants*.

S'ajoute la division historico-critique : « Il y a une grande différence entre la bêtise classique et la bêtise romantique » (248).

Du côté des classiques Engel relève qu'ils « emploient très rarement le terme de bêtise, mais plutôt celui de sottise » (248). Côté romantique, Engel a su dire en quoi la critique de la bêtise en appelle à la raison :

« Pour Schopenhauer, la bêtise est une inaptitude à faire usage du principe de raison suffisante, qui nous fait sortir de la représentation et nous livre à la volonté qui égalise les plus grands génies et les met sur le même plan que les animaux (brutes) et les plantes (légumes) : elle met tout le monde, comme le dit Deleuze qui reprend en substance les vues de Schopenhauer, sur le même fond “digestif et légumineux” ». (250)

Mais, enjambant la césure classique/romantique, Engel place Benda dans un lignage de plus ancienne origine et doté d'un mordant des plus prometteurs :

« Benda, à mon sens, appartient à la même tradition que celle de Swift, Voltaire, Lichtenberg, ou Kraus » (196)

Cette proposition est la clef du livre. Nous ne sommes plus dans une *Phénoménologie de l'Esprit (Geist)*, pour quelque Kojève mouillant son doigt dans le but de savoir d'où vient le vent de l'Histoire. Nous sommes dans une GÉNÉALOGIE DE L'ESPRIT (*Witz*) pour un Benda campé d'abord dans l'éternité.

Or « Swift donnait comme objectif à la satire de ‘vexer les coquins...’ » (248). Et parmi les satires dues à Swift, l'« exemple canonique » est la

MODESTE PROPOSITION
pour empêcher les enfants
des pauvres en Irlande d'être
à charge à leurs parents
ou à leur pays et pour les
rendre utiles au PUBLIC¹³.

Or si nous voulons décrire exactement *la cible* que cette flèche décochée par Swift a frappée *dans le mille*, il faut voir d'abord que *la bêtise ne suffit pas*.

¹³ Swift, *Opuscules humoristiques*, suite aux *Instructions aux Domestiques*, Paris, Le Livre de Poche, 1959, pp. 165-180.

La cible entière est celle que décrit Deleuze¹⁴ comme *l'horrible quaternité* formée par : la lâcheté, la cruauté¹⁵, la bassesse¹⁶ et la bêtise.

Et cette conclusion, à son tour, n'acquiert toute sa force que si elle est mise en parallèle avec l'Axiome de Mulligan, à savoir que la bêtise est « l'objet formel » de l'ironie. Car ce qui saute alors aux yeux, c'est que cet axiome en forme d'équation demande maintenant à être *généralisé des deux côtés de l'équation*. Ce qui donne :

LE QUATERNE BÊTISE-BASSESSSE-LÂCHETÉ-CRUAUTÉ CONSTITUE L'OBJET FORMEL DE L'ESPRIT (WITZ).

que nous appellerons le *Théorème de Swift-Mulligan*. Corollaire : les ennemis de la liberté sont bien *bêtes et méchants*.

Mais du moment que nous admettons l'axiome de Mulligan comme pertinent dans un débat sur le rationalisme, il s'ensuit déjà que *la Voix de la Raison* parle *cum grano salis*. Quel est, cependant, ce sel qui assaisonne le discours de la Raison ? Comment assurer qu'il ne manquera pas ? Et comment peut-il prendre pour cible plus spécifique la bêtise ?

IV. « Le sel socratique et platonicien »

Quel est l'antidote à la bêtise ? A cette question dont l'importance n'échappera sans doute à personne, la réponse est donnée dans un texte-clef que cite Engel. Que la thèse de ce texte d'ailleurs très nuancé soit discutée par Engel est ici secondaire, car ce n'est pas cette thèse elle-même qui décrit l'antidote cherché, mais seulement une notion qui s'y trouve incluse, non sans être cependant prise à son compte par l'auteur de la thèse. Ce qui est important, c'est qu'en citant (171) ce texte de Thibaudet, Pascal Engel *a mis le doigt sur l'antidote à la bêtise*. Car cet antidote, c'est « le sel socratique et platonicien »¹⁷.

Nous sentons bien qu'avec le *sel* dont parle ici Thibaudet, l'enquête sur *l'Esprit* menée par Engel a inopinément atteint son Objet le plus pur et le plus précieux. Parmi toutes les espèces de sel qui sont l'élément naturel de l'Esprit, le sel socratique et platonicien est en effet *la fleur de sel*. Nous devons à Thibaudet d'avoir identifié, dans l'héritage immense de la culture universelle, ce produit dont la valeur ne saurait être surestimée, ce

¹⁴ *Différence et Répétition*, p. 196.

¹⁵ Ecartée ironiquement par la satire de Swift (p. 173).

¹⁶ L'Eleuthère d'Engel rejette lui aussi « tout ce qui pense bassement » (63).

¹⁷ Thibaudet, « La question des clercs », *NRF*, 1927 (*Réflexions sur la politique*, Paris, Bouquins, p. 343).

condiment sans lequel toute culture serait fade, cette fleur de la civilisation qui est aussi sa défense immunitaire contre ses pires ennemis, ce raffinement suprême de l'esprit, ce Sourire de la Raison, *le sel socratique et platonicien*. Et l'usage intensif de ce sel est tout indiqué. Car l'antidote proprement philosophique à la bêtise, c'est LE SEL SOCRATIQUE ET PLATONICIEN identifié par Thibaudet. Nous apprenons ainsi qu'il y a une pharmacopée de la pensée, où la denrée la plus sophistiquée n'est autre que le sel socratique et platonicien.

C'est le mérite du livre de Pascal Engel d'avoir si bien labouré le champ de l'Esprit que la découverte de Thibaudet, perdue dans un commentaire oublié de Benda, y surgit comme la fleur où ce champ parvient à exprimer sa quintessence. Avec Swift, Engel a bien mis la main sur l'artillerie lourde au service de la raison, celle dont les pilonnages sont indispensables dans les batailles les plus graves parmi celles que la raison doit livrer. Mais Dieu merci ce n'est pas toujours partout la guerre. Par conséquent la raison armée doit disposer aussi d'armes plus légères maniées par des voltigeurs ou des snipers capables de mener une guérilla sur le long terme et d'assurer d'abord le combat quotidien contre la bêtise protéiforme, ainsi que de pratiquer une gymnastique intellectuelle dont les dialogues ludiques de Platon donnent le paradigme et qui est la médecine préventive en la matière. C'est sur ce registre que le sel socratique et platonicien de Thibaudet trouve sa pertinence et se révèle irremplaçable.

Mais qu'est-ce que le rationalisme pour se trouver ainsi conceptuellement solidaire du sel socratique et platonicien ?

V. Identité du rationalisme chez Platon, Leibniz et Bergson

Il existe une *tradition de la Dialectique* allant de Platon à Bergson en passant par Leibniz et traçant ainsi un chemin de crête qui traverse à la vitesse de la pensée toute l'histoire de la philosophie.

Selon Platon, le philosophe dialecticien est à la fois un *cuisinier*, un *échanson* et un *raffineur d'or*. D'où les trois règles enchaînées de la Méthode platonicienne :

RÈGLE 1 : comme le cuisinier découpant une volaille, *diviser la réalité suivant ses articulations naturelles* (*Phèdre*, 265 e) ;

RÈGLE 2 : comme l'échanson dosant un mélange de vin et d'eau, *pratiquer l'art des dosages d'Idées en combinant les concepts obtenus par la règle 1 selon leurs affinités naturelles* (*Philèbe*, 61c) ;

RÈGLE 3 : comme le raffineur d'or, *filtrer les mixtures conceptuelles obtenues par la règle 2 jusqu'à obtention du cas pur* (*le Politique*, 303 d-e).

La dialectique de Platon est ce qu’Aristote, malgré son génie, *n’a jamais pu comprendre chez son maître*, prenant la division platonicienne pour un « syllogisme avorté » alors qu’elle est une division *sélective*, destinée à raffiner progressivement un mixte donné.

En revanche ces trois moments naturels de la Méthode se retrouvent point par point chez Bergson : 1) « Platon compare le bon dialecticien au cuisinier habile, qui découpe la bête sans lui briser les os, en suivant les articulations dessinées par la nature »¹⁸ ; 2) Il y a une « méthode de recoupement » portant sur des « 'lignes de faits' dont chacune ne fournit que la direction de la vérité »¹⁹ ; 3) Il y a un procédé de sélection des cas purs à prélever sur le résultat des recoupements²⁰.

La méthode platonicienne de *Division sélective*, avant de se retrouver chez Bergson, a été illustrée par Leibniz. Elle a pour paradigme²¹ sa *division des Idées* où une idée peut d’abord être obscure ou *claire*, puis l’idée claire confuse ou *distincte*, l’idée distincte inadéquate ou *adéquate*, et enfin l’idée adéquate aveugle ou *intuitive*. Cette méthode peut être généralisée²² comme un *montage de filtres en série*. Mathématiquement, c’est un arbre.

Si, à l’arbre de l’idée chez Leibniz, nous comparons dans *Le Sophiste* l’arbre de définition du pêcheur à la ligne et celui de définition du sophiste, ce qui doit nous frapper chez Platon est le caractère tout à la fois *ludique* et surtout *humoristique* du procédé. Procédé ludique puisque la pêche à la ligne tombe hors de la philosophie. Mais aussi et surtout procédé humoristique :

« La définition finale du sophiste nous mène au point où nous ne pouvons plus le distinguer de Socrate lui-même : l’ironiste opérant en privé par arguments brefs. Ne fallait-il pas pousser l’ironie jusque là ? »²³.

C’est le point d’indiscernabilité dialectique de Socrate et du Sophiste. Mais l’« ironie » poussée jusque là, retournée contre son propre modèle, c’est plus précisément, tel que nous l’avons défini, de l’*Humour*.

Cela n’empêche pas Platon d’être en un sens LE fondateur du Rationalisme éternel. C’est impliqué par « la définition traditionnelle de

¹⁸ *L’évolution créatrice*, p. 157.

¹⁹ *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 263 ; cf. pp. 280-281 ; *L’énergie spirituelle*, p. 4.

²⁰ *Matière et Mémoire*, pp. 67-68 et 147.

²¹ Y. Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 164.

²² M. Serres, *Le Système de Leibniz et ses Modèles Mathématiques*, PUF, 1968, p. 121.

²³ Deleuze, « Platon et le simulacre » (1967), *Logique du Sens*, p. 295.

Platon selon laquelle le savoir est ‘l’opinion vraie pourvue de raison’²⁴ (129). C’est le noyau dur du rationalisme platonicien, le *rationalisme élémentaire*. La tradition rationaliste de la dialectique allant de Platon à Bergson en passant par Leibniz suffit à invalider la polémique de Benda contre Bergson.

VI. Wittgenstein dialecticien

Pascal Engel a posé objectivement dans son *Benda* un nouveau problème de Prétendants : dans la *triple* fonction du Philosophe capable comme Platon d’être à la fois (a) tenant du *rationalisme élémentaire*, (b) théoricien et praticien de la *dialectique sélective* (c) *rationaliste de l’ironie et de l’humour*, existe-t-il, depuis que la philosophie existe, un autre tenant du titre ? La réponse est qu’il en existe un et un seul, à savoir le *second* Wittgenstein.

C’est ce que nous allons démontrer en trois points ABC de la théorie des jeux de langage pris dans leurs formes de vie. Le § 23 des *Investigations* en donne une kyrielle d’exemples dont nous en retiendrons trois, correspondant aux trois attributs platoniciens du dialecticien :

- (a) Former une hypothèse et l’examiner
- (b) Chanter des « rondes »
- (c) Faire un mot d’esprit.

A) Quand il s’agit de chanter des rondes ou de faire un mot d’esprit, il n’y a pas de prétention à la connaissance, et par conséquent, il serait inapproprié, sinon sot, de requérir des raisons. Mais avec « Former une hypothèse et l’examiner », Wittgenstein a encapsulé un condensé de la vie scientifique, recevable par l’auteur de *La science et l’hypothèse* comme par Popper. Dès lors qu’une hypothèse est *examinée*, nous sommes dans la rationalité. Mais la nature des *raisons à l’appui pertinentes* varie de jeu en jeu. Dans le jeu de langage mathématique²⁵, par exemple, la raison d’admettre la vérité d’une proposition est sa démonstration. Ce rapport vérité/vérification se généralise à de multiples jeux de langage, depuis les mathématiques où, selon Wittgenstein, le sens même du théorème est éclairé

²⁴ Cette définition contient une difficulté paradoxale dévoilée par Gettier, que nous supposons ici surmontée.

²⁵ *Remarques sur les fondements des Mathématiques*, V, § 25.

par sa démonstration, jusqu’au langage religieux où les raisons sont celles de la foi.

B) Les rondes ont leur type avec

Entrez dans la danse
Voyez comme on danse
Sautez, dansez,
Embrassez qui vous voudrez

Elles disent des alternatives sélectives : *entrer* ou ne pas entrer dans la danse, *embrasser* ou ne pas embrasser. D’où un rapport conceptuel avec la *comptine*, du type *Am, stram, gram*. Si, chantant une comptine, on compte, c’est pour *sélectionner* p. ex. *qui sortira du jeu, qui devra courir* après les autres, etc. Ronde et comptine sont sélectives.

Lorsque les jeux, chez Wittgenstein, se révèlent sélectifs, *c’est comme avec le pêcheur à la ligne de Platon*. Cela semble n’avoir plus rien à voir avec la philosophie. P. ex. on nous dit qu’étant donné un échantillon *E*, le « jeu » est d’apporter une pièce *P* de tissu ayant la même couleur. Ou bien, étant donné un coffre fort, de l’ouvrir. Ou encore, les premiers termes d’une suite mathématique étant donnés, de découvrir la raison de la suite. Mais la seule chose qui intéresse Wittgenstein dans toutes ces épreuves, à travers toute leur diversité, c’est que dans chacune il y a *plusieurs manières* de faire, de *valeur très inégale* d’après leur *degré d’intellectualité*. D’où leur étagement dans une dialectique ascendante.

Sur l’exemple du tissu²⁶, cette hiérarchie (à lire de bas en haut) donnera :

- 3) (c) SANS IMAGE NI TENSION
- 3) (b) sans image, en prenant la pièce *P* qui relâche la *tension* mentale
- 3) (a) en comparant la pièce *P* avec une *image* de l’échantillon *E*
- 3) Regarder l’échantillon *E* et chercher la pièce *P* de *mémoire* :
- 2) *Comparer* l’échantillon *E* aux pièces *P*
- 1) *Poser* l’échantillon *E* sur chaque pièce *P*

²⁶ *Le Cahier Brun*, I, §§ 13-17.

Un coup d’œil suffit à voir que nous avons là un nouveau *filtrage leibnizien*, plus précisément un montage enchaînant deux filtres successifs, cela jusqu’à obtention du *cas supérieur*.

Chez Wittgenstein comme chez Platon, Leibniz et Bergson, on se trouve donc dans le schème odysseéen des Prétendants, parmi lesquels il s’agit de *sélectionner rationnellement* celui qui emporte la décision.

C) Enfin, le second Wittgenstein rassemble *Procédés de l’Esprit* selon Engel (humour, ironie ou satire) et *Catégories de l’Esprit* selon Deleuze (Important, Intéressant, etc.) :

« § 111 – Demandons nous : pourquoi ressentons-nous un mot d’esprit grammatical (*grammatischen Witz*) comme *profond (tief)* ? (Car il s’agit bien là de la profondeur philosophique) »²⁷.

« L’humour n’est pas une humeur, c’est une vision du monde (*Weltanschauung*). Et c’est pourquoi, si l’on a raison de dire que l’humour fut banni de l’Allemagne nazie, cela ne signifie pas simplement que l’on n’y était pas de bonne humeur, mais quelque chose de beaucoup plus profond (*Tieferes*) et de beaucoup plus important (*Wichtigeres*) »²⁸.

Le lignage de Platon, Leibniz et Bergson révèle un Wittgenstein invisible autrement.

VII. Le roman proustien, nouvelle donne pour la pensée

Benda « aime Valéry de n’avoir point lu Proust » (173). Dieu merci Engel prend la défense de Proust. Mais il faut aller au-delà. Chez Benda lui-même, ironiquement, nous allons trouver le bout d’un fil d’Ariane qui conduit non seulement à invalider sa critique de Proust mais à trouver, pour sa conception intellectualiste de la littérature, une illustration hors-pair chez Proust.

Après avoir cité une phrase où Proust évoque « ces mélanges charmants qu’une jeune fille fait avec une plage, avec la chevelure tressée d’une statue d’église, avec une estampe, etc. », Benda déclare en effet :

²⁷ Traductions d’Elisabeth Rigal et Pierre Klossowski utilisées librement.

²⁸ *Remarques mêlées*, p. 92.

« il n’y a œuvre d’art, par exemple picturale, que s’il y a thème central auquel on subordonne les autres, que ce soit la jeune fille à quoi l’on subordonne la plage, ou la plage à quoi l’on subordonne la jeune fille »²⁹.

Or à travers ce reproche, Benda fait une observation très perspicace au sujet du monde proustien. Elle est d’une précision et d’une exactitude *mathématiques*. Puisque selon Benda il y a dans le monde proustien *association* entre jeune fille et plage *sans subordination* de la jeune fille à la plage *ni* de la plage à la jeune fille, c’est qu’il y a *bijection* entre les « pays » et les jeunes filles ou femmes. Cette bijection associe Gilberte et Combray, Albertine et Balbec, etc.

Une bijection est un cas de *fonction*, de la forme $y = f(x)$ devenue dans la théorie mathématique des Catégories un cas de « flèche » $f: A \rightarrow B$ allant d’un objet A jusqu’à un objet B , ici l’ensemble des Pays et celui des Jeunes Filles. Cela donne la *bijection de Benda*, que nous appellerons en bref BENDABIJECTION, entre pays P et jeunes filles JF . Nous l’écrivons $b: P \rightarrow JF$. Proust n’en donne qu’une moitié quand il évoque « une femme enfermant un pays »³⁰; inversement, chez lui, un pays *est l’écrin* d’une femme.

Par ailleurs l’ensemble des Pays, dans la *Recherche*, est associé à un troisième ensemble par la Table des Matières qui contient les titres suivants :

Noms de pays : le Nom

Noms de pays : le Pays

Appelons N l’ensemble des Noms de pays. Nous obtenons ainsi la flèche $n: N \rightarrow P$ qui envoie chaque nom de pays comme une étiquette sur le pays qu’il nomme en une fonction n de *dénomination*. Et une fois que nous avons deux flèches n et b , nous pouvons les composer pour en donner une troisième, qui s’écrira ici

$$N \rightarrow P \rightarrow JF = bn$$

Par exemple la fonction n de dénomination donnera $n(\text{« Balbec »}) = \text{Balbec}$, la bendabijection b donnera $b(\text{Balbec}) = \text{Albertine}$, et la composition des deux étant la *bendabijection b des dénommés selon n* , qui

²⁹ *La France byzantine*, p. 109.

³⁰ *A la Recherche du Temps perdu*, édition Clarac et Ferré, Paris, Gallimard, Pléiade, III, p. 98.

se note *bn*, on obtiendra par exemple *bn*(« Balbec ») = Albertine, autrement dit : *la jeune fille associée par bendabijection au pays que nomme « Balbec » est Albertine.*

Pascal Engel rappelle (188-189) que l'univers proustien comporte un *topos noeton* d'essences platoniciennes. Ce ciel est représenté par l'ensemble *N* des Noms de Pays dont les Pays sont les participations dans *P*. Par ailleurs, chez Proust, « Balbec » est une déformation de « Dalbec » et a failli s'appeler « Beaubec ». *N* est donc plus grand que *P*.

A cela va s'ajouter *un effet oblique de la Bendabijection*. Car les Noms de pays obéissent à une autre loi, celle selon laquelle « il en est des noms des personnes comme des noms des pays »³¹.

Le modèle est alors le nom noble comme « Guermantes », nom de personne « qui est toujours un nom de lieu »³². Cette *nomination d'un lieu par un nom de personne* tient à ce que le nom de lieu « donne tout de suite à l'imagination l'impression de la résidence et le désir du voyage »³³. *Le Nom de pays engendre les rêveries de voyage et d'amour*. Donc un Nom de pays ou de femme a selon Proust la fonction de *NOMINATION ONIRIQUE*. D'où la *loi de toponymie féminine* : *Tout nom de Femme est un Nom du pays que Benda lui associe*. Nous dirons que le nom de femme est le *symbole* du pays qu'il nomme.

Cela signifie qu'à la flèche $n : N \rightarrow P$ s'ajoute une autre flèche, à savoir $s : P \rightarrow N$, la *symbolisation* des Pays par des Noms de Pays, c'est-à-dire la flèche qui, partant de l'ensemble des Pays, va chercher dans l'ensemble des Noms de Pays leurs Symboles.

Ces deux flèches ont d'abord des attributs mathématiques très différents qui sont plus précisément des *attributs bourbakistes* : La flèche *n* de dénomination fait dans le champ des Noms de Pays des *bouquets de Noms* dont elle offre un à chaque Pays. Par exemple elle compose le bouquet {« Balbec », « Dalbec », « Beaubec », « Albertine »} qu'elle offre à Balbec. La fonction *n* est donc une *surjection*, cas particulier de flèche *épique* (épimorphisme).

La flèche *s* de symbolisation est telle que si, en *input*, on lui donne dans *P* deux pays différents, alors, en *output*, elle ira leur chercher dans *N* deux symboles différents. Par exemple on aura $s(\text{Combray}) = \text{« Gilberte »}$, $s(\text{Balbec}) = \text{« Albertine »}$, etc. La fonction *s* est donc une *injection*, cas particulier de flèche *monique* (monomorphisme).

³¹ *A la Recherche du Temps perdu*, II, p. 567. Je dois cette référence à Henri Droguet.

³² *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, Paris, Folio, NRF, p. 268.

³³ *Contre Sainte-Beuve*, p. 268.

Les flèches épique e et monique s vont faire que le couple Noms de Pays/Pays va s’animer en un cycle représentable par le diagramme suivant :

Noms de Pays

$s \uparrow \downarrow n$

Pays

La flèche composée sn va susciter, dirait Descartes, ses « longues chaînes de raisons toutes simples ». Il vient :

(1) $sn(\ll \text{Balbec} \gg) = s(n(\ll \text{Balbec} \gg)) = s(\text{Balbec}) = \ll \text{Albertine} \gg$
 (« le symbole du pays dénommé « Balbec » est identique au symbole de Balbec, lequel n’est autre que le nom « Albertine » »)

(2) $sn(\ll \text{Albertine} \gg) = s(n(\ll \text{Albertine} \gg)) = s(\text{Balbec}) = \ll \text{Albertine} \gg$
 (« le symbole du pays dénommé « Albertine » est identique au symbole de Balbec, lequel n’est autre que le nom « Albertine » »)

Entre (1) et (2) se trouve une différence essentielle, à savoir que dans (1) le symbole de ce qui est dénommé « Balbec » n’est *pas* « Balbec », alors que dans (2) LE SYMBOLE DE CE QUI EST DÉNOMMÉ « ALBERTINE » EST « ALBERTINE ». Or on aura remarqué que la flèche sn de symbole du dénommé, qui prend ses arguments dans l’ensemble N des Noms de Pays, prend aussi ses valeurs dans ce même ensemble N . C’est donc une flèche allant de N à N et une telle flèche qui, partant d’un objet, y reconduit est dite *endoflèche*. Etant donné un ensemble E , les mathématiciens appellent POINT FIXE pour la flèche f de E dans E un élément x de E tel que $f(x) = x$. Autrement dit, *une flèche définit des points fixes quand elle est une endoflèche et qu’il existe des éléments qui sont et son point de départ et son point d’arrivée*.

Ainsi (2) démontre que, pour sn , « Albertine » est un point fixe. Et le même raisonnement vaut pour « Gilberte », « Oriane » et tous les autres noms de femmes. *L’ensembles des symboles* est donc celui des *points fixes* de la flèche sn opérant la symbolisation s des cibles de dénomination n .

Or il y a en topologie un célèbre théorème de Brouwer affirmant que toute fonction continue $f: D \rightarrow D$ (où D est le disque unité de \mathbf{R}^2) a un point fixe. Mais nous venons de voir que Proust a lui aussi son Théorème des

Points Fixes. Et Engel a relevé (58) que Benda rejoint Lautman³⁴ dans la reconnaissance d'une « réalité idéale » : Lautman est *adoubé par Benda*. Or le disque unité du plan \mathbf{C} (dont \mathbf{R}^2 ne retient que les parties réelles) est dessiné par Lautman comme une figure condensant la totalité de son système³⁵. Le *côté mathématique de Proust* a donc pour alpha la *bendabijection* et pour oméga l'*adoubement de Lautman par Benda*.

Conclusion : Julien Benda en Aristide philosophique

Pour comprendre à quel point Pascal Engel a eu raison d'écrire son *Benda*, il nous faut comparer deux personnages conceptuels : Benda lui-même et Aristide, personnage conceptuel inventé par Hilbert en logique mathématique. Aristide, alias $\tau_x A$, est défini comme suit par Hilbert : si A est le prédicat « corruptible », alors $\tau_x A$ sera un homme « doué d'un intégrité si parfaite que s'il venait à se révéler corruptible, tous les hommes en général seraient corruptibles ». Benda est ainsi l'Incorruptible de la philosophie du XX^e siècle. Il est l'Aristide incarné. C'est comme le *pseudo-ripoux* d'un thriller de Chesterton, qui pourra faire l'objet des soupçons et des accusations les plus accablants, mais dont on sait d'avance qu'il en sera toujours indemne et qu'il ne fait qu'en endosser le risque à raison de son rôle périlleux d'agent double. Dès lors toutes les outrances donquichottesques de Benda, toutes ses imprécations incontrôlées sont appréciables à leur vraie valeur. Elles ne pèsent rien en comparaison de la bêtise qu'il faut combattre et de la méchanceté dont celle-ci est ancillaire. Elles ne sont que des effets obliques de l'air raréfié qui règne à l'altitude où la conjoncture a forcé Aristide à s'élever pour prendre le recul voulu. Et en traçant une Généalogie de l'Esprit-Witz où Swift lègue son arsenal à Benda, Engel a su ménager pour le trait d'esprit la possibilité de l'*impact maximal*. Mais l'Aristide mathématique de Hilbert, en tant qu'Incorruptible, n'est encore défini que pour des prédicats *éthiques* : même si nous additionnons Lâcheté, Bassesse et Cruauté, nous n'avons encore que des faces du Mal, dans le territoire du transcendantal Bien. Alors que la Bêtise, elle, a un tout autre appétit ! Pascal Engel a en effet démontré que la Bêtise étend son règne *sur le territoire entier des transcendants*. Mais cela signifie que la Bêtise est à la *mesure de la Philosophie*. Et Engel a démontré de surcroît que la Raison elle aussi est, *comme la Bêtise*, appariée à la constellation

³⁴ Pour une introduction à Lautman, voir notre recension de sa réédition, *History & Philosophy of Logic*, 29, 2, 2008, pp. 199-205.

³⁵ Lautman, *Les Mathématiques, les Idées et le Réel physique*, Paris, Vrin, p. 118 (et p. 220).

intégrale des transcendants. La conjonction de ces deux démonstrations a un corollaire capital : c'est que, face à la Bêtise, la raison pure ne suffit pas. Le simple rationalisme est la moindre des choses. Le rationalisme, afin d'être vainqueur dans les luttes qui l'attendent, est tenu de *faire alliance avec Byzance*. Alors, *a fortiori*, le rationalisme doit être *cum grano salis*, assaisonné au *sel rationnel*, qui est le *sel socratique et platonicien*. L'Aristide philosophique doit s'inscrire dans la tradition du rationalisme dialecticien où le lignage de Platon, Leibniz et Bergson s'est prolongé chez Wittgenstein. C'est ainsi seulement qu'il pourra répondre aux défis qu'il va devoir bientôt relever. Pascal Engel a réussi un *Portrait de Benda en Aristide* et, comme toutes les œuvres réussies, ce portrait dépasse probablement les intentions que son auteur y avait placées. Mais n'est-ce pas aussi ce qui peut arriver de mieux à un livre ? D'ailleurs il faut rappeler que l'humour et l'ironie ont comme « condition de possibilité »³⁶ l'apparence du sérieux. On l'aura compris : Benda est le Buster Keaton de l'Esprit.

³⁶ Soit, *a fortiori*, comme « condition transcendantale » de *réalité*. Même le satiriste doit être un pince-sans-rire.